



HAL
open science

La clarté de la nature dans Les Nuits de Paris

Lucien Derainne

► **To cite this version:**

Lucien Derainne. La clarté de la nature dans Les Nuits de Paris. Etudes rétiviennes Revue de la Société Rétif de La Bretonne, 2023, 54, pp.59-69. hal-04042049

HAL Id: hal-04042049

<https://hal.science/hal-04042049>

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire de la notion de clarté, que ce soit celle de la langue ou celle des idées, est généralement faite dans le cadre de l'« âge classique¹ », unifiant le XVII^e et le XVIII^e siècle de Malherbe à Rivarol. Cette périodisation, qui tend à réduire le XIX^e siècle à une ère de « postclarté² » ou de « renoncement à la clarté classique³ », laisse croire que ce qui advient à l'époque où Rétif écrit serait simplement le déclin de la notion plus que son renouvellement. Pourtant, les travaux de Carsten Meiner sur les romans de Marivaux et leur postérité⁴, ou la prise en compte des implications politiques de la clarté (« on déclare clair ce qu'on veut doter d'une autorité ou d'un pouvoir⁵ », note Alain Faudemay) permettraient d'ouvrir de nouvelles perspectives sur le tournant des Lumières. On découvrirait peut-être que cette période a vu la notion de clarté se détacher de la notion d'évidence intellectuelle pour désigner, de plus en plus, un rapport à l'action et au réel.

C'est du moins une telle mutation qui est à l'œuvre dans *Les Nuits de Paris*. Dès ses premières pages, l'ouvrage de Rétif se place sous le signe du « clair-obscur des grands peintres⁶ ». Les implications esthétiques de cette déclaration ont été très bien commentées par Philippe Barr, qui se réfère à l'essai « Sur la clarté du discours » de Marivaux pour distinguer une *clarté pédantesque* d'une *clarté romanesque* préservant une part d'obscurité⁷, ou encore par Manon Plante, qui fait le point sur les théories picturales du clair-obscur de Roger de Piles à Diderot, et qui applique ce cadre esthétique aux *Nuits de Paris*⁸. Mais ce motif n'aurait-il pas également une portée politique ? En confrontant le concept de « clarté de la nature », fréquent dans les passages didactiques des *Nuits de Paris*, à la volonté d'éclaircissement qui guide le narrateur dans ses déambulations nocturnes, on montrera que la question de la clarté est indissociable d'une pensée sur les réformes sociales. Cet aspect politique joua d'ailleurs un rôle dans la réception de l'œuvre par les penseurs du XIX^e siècle que Marx appelait les « socialistes utopiques ».

« L'idée claire qu'en donne la nature »

La notion de clarté étant avant tout une notion d'épistémologie au XVIII^e siècle, c'est par là que commencera notre enquête. Rétif a proposé une définition conceptuelle de ce qu'il entendait par ce terme dans le chapitre XVI de *La Philosophie de M. Nicolas*, intitulé « On ne peut sortir de la nature ». Dans le chapitre précédent, Rétif venait de décrire l'absorption des

¹ Voir par exemple : Emmanuel Bury, Carsten Meiner, « Introduction. La clarté à l'âge classique : une évidence problématique », dans E. Bury, C. Meiner (dir.), *La clarté à l'âge classique*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 7-16.

² Henri Meschonnic, « Ce que la clarté empêche de voir : à propos de la langue française », *Esprit*, vol. 230-231, n°3-4, 1997, p. 55.

³ Daniel Mornet, *Histoire de la clarté française : ses origines, son évolution, sa valeur*, Paris, Payot, 1929, p. 356.

⁴ Carsten Meiner, *Les mutations de la clarté. Exemple, induction et schématisation dans l'œuvre de Marivaux*, Paris, Champion, 2007.

⁵ Alain Faudemay, *Le clair et l'obscur à l'âge classique*, Genève, Slatkine, 2001, p. 22.

⁶ Nicolas Edme Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne* [1786-1788], Pierre Testud (éd.), Paris, Honoré Champion, 2019, t. I, p. 65.

⁷ Philippe Barr, *Rétif de la Bretonne spectateur nocturne. Une esthétique de la pauvreté*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2012, p. 76-84.

⁸ Manon Plante, « Le clair-obscur des *Nuits de Paris* : pénombre révélatrice et silhouettes éclairantes chez Rétif de la Bretonne », *De l'homme de lettres au philosophe des Lumières. Du sens de la mission au doute*, Jean-Jacques Tatin-Gourier, Thierry Belleguic (dir.), éditions Le Manuscrit, 2011, p. 177-207.

« cométoplanètes » par le soleil. Conscient du caractère inhabituel de ce système cosmologique, Rétif prend alors le temps de prévenir les objections de ses lecteurs dans un nouveau chapitre qui développe l'argument métaphysique suivant : étant donné que l'intelligence et le raisonnement sont des choses naturelles, ces facultés ne peuvent concevoir que des choses conformes à la nature. Bien qu'elle soit utile pour dissiper le scepticisme du lecteur, cette hypothèse semble néanmoins impliquer que toutes les choses imaginables existeraient réellement. Rétif s'adresse donc aussitôt une nouvelle objection par la voix d'un opposant fictif : « – Soit, dira-t-on ; mais je conclus de votre sophisme que toutes les chimères des *Mille et une Nuits* sont des histoires véritables⁹. » Mis ainsi en demeure de distinguer le factuel du fictionnel, Rétif ne fait appel ni à la vérité ni à la réalité, mais à la notion de clarté qu'il introduit ainsi : « J'appelle claire, toute opération de notre intelligence, qui s'accorde parfaitement avec la marche de la nature, avec les phénomènes, avec la raison. » (*ibid.*) Cette phrase reprend et corrige une proposition de Descartes, qui, dans *Les Principes de la philosophie*, commençait par remarquer : « Mais il est certain que nous ne prendrons jamais le faux pour le vrai tant que nous ne jugerons que de ce que nous apercevons clairement et distinctement », avant de conclure : « J'appelle claire celle [la connaissance] qui est présente et manifeste à un esprit attentif [...]»¹⁰. » Alors que la notion de clarté était restreinte, chez Descartes, à l'évidence intellectuelle et à la logique, Rétif intègre l'observation de la nature à cette connaissance claire, et se sert de cette notion pour distinguer le vrai du fictif. C'est ce cadre philosophique, on le verra, qui ouvre une dimension politique dans *Les Nuits de Paris*. La « clarté de la nature », révélée par l'observation, servira de guide pour réformer la réalité sociale par l'intermédiaire de la fiction.

Cette manière d'étendre la notion de clarté à l'observation sensible puis à l'action est tributaire d'une évolution culturelle propre à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Au début du siècle, la notion de clarté – lorsqu'elle ne désigne pas la clarté de la langue – renvoie au concept philosophique d'« idées claires », par lequel Descartes désignait une forme d'évidence intellectuelle située au fondement de la connaissance. Cependant, ce concept est progressivement remis en cause par les philosophies empiriques et par le sensualisme, qui valorisent l'observation au détriment de l'évidence intellectuelle. La clarté des idées s'efface désormais derrière l'accumulation empirique des faits. On voit ainsi émerger, au milieu du siècle, un imaginaire militant de l'obscurité : dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Diderot parle de l'observateur comme d'un « manœuvre poudreux » qui « creuse en aveugle¹¹ » dans des souterrains tandis qu'un médecin défend « la méthode obscure et laborieuse de suivre l'expérience pas à pas¹² ». À l'inverse, d'autres acteurs restent fidèles à la notion de clarté, mais celle-ci semble avoir perdu son unité : Daniel Mornet parle de cette nouvelle connaissance empirique comme d'une « poussière de certitudes¹³ » et Émile Faguet évoque un « chaos d'idées claires¹⁴ » chez Voltaire. C'est dans ce contexte que la « clarté de la nature » dont parle Rétif prend tout son sens. Cette idée apparaît dès les premières pages des *Nuits de Paris*, lorsque le narrateur, au début du chapitre sur les Hommes de Nuit, s'exclame : « Ô Nature ! Je t'adore humblement prosterné. Pourquoi l'homme insensé ferme-t-il les yeux à ta céleste clarté ! Un

⁹ N. E. Rétif de la Bretonne, *La Philosophie de M. Nicolas*, Paris, imprimerie du Cercle social, an V [1796], p. 36-37.

¹⁰ René Descartes, *Les Principes de la philosophie* [1644], dans *Œuvres philosophiques*, Ferdinand Alquié (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2018, §45, p. 117.

¹¹ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature* [1754], dans *Œuvres complètes*, H. Dieckmann et J. Varloot (éd.), Hermann, 1975-1986, t. IX, §21, p. 42.

¹² Jacques Savary, « Préface », dans *Collection académique de Dijon. Tome septième. Partie étrangère*, Paris, Panckoucke, 1766, p. vi.

¹³ D. Mornet, *op. cit.*, p. 103.

¹⁴ Émile Faguet, *Dix-Huitième siècle. Études littéraires*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1890, p. 219.

seul jet de cette lumière divine, éclairerait les mortels, et chasserait loin d'eux les ténèbres de la superstition... » (p. 76-77). La même association revient dans la bouche du prêtre égyptien, dans l'épisode d'Épiménide : « Vous avez entrevu que nos prêtres ont de la génération l'idée claire qu'en donne la nature : car elle l'a mise à découvert dans les ovipares, et surtout dans les poissons, qui ne s'accouplent pas. » (p. 246). En parlant d'« idées claires données par la nature », Rétif entremêle librement la terminologie issue de Descartes avec une perspective plus proche du sensualisme, où les idées sont acquises par l'observation de la nature.

Ce qui permet à Rétif d'adapter le concept philosophique d'idée claire à une connaissance empirique, c'est sa conception de la nature qui fait coïncider le rationnel avec le réel – comme le présuppose sa définition de la clarté déjà citée : « J'appelle claire, toute opération [...] qui s'accorde [...] avec la marche de la nature, avec les phénomènes, avec la raison. » Dans la nature, *ce qui est* coïncide avec *ce qui doit être*, si bien que les faits d'observation peuvent produire des idées claires : les règles qu'ils dévoilent sont parfaitement satisfaisantes pour l'intellect humain.

« *Que Pythagore soit clair...* »

Dans les passages didactiques des *Nuits de Paris*, l'idée d'une clarté de la nature s'accompagne d'un appel en faveur de la clarté de la science. « Tenons-nous-en donc à ce qui est clair » (p. 244) répète par exemple le prêtre égyptien qui discute avec Épiménide. Cet aspect est souligné par un double dispositif romanesque : le discours sur la philosophie naturelle est mis dans la bouche d'un prêtre égyptien ; et cette histoire est racontée par le Spectateur nocturne à la marquise vaporeuse. Chacun de ces deux niveaux permet à Rétif de faire passer le problème de la clarté du plan métaphysique au plan politique.

Le choix d'un prêtre égyptien de Memphis pour être le porte-parole de cette cosmologie, tout d'abord, doit être replacé dans le contexte du XVIII^e siècle. Tout le siècle est en effet traversé par un débat sur l'idolâtrie des Égyptiens que l'historien des sciences Patrick Tort a synthétisé sous la forme d'un « modèle égyptien¹⁵ ». Le débat est lancé par Athanasius Kircher dans son *Œdipus Ægyptiacus* (1652-1654). L'auteur défend l'hypothèse que les hiéroglyphes, les divinités et les rituels de l'Égypte antique étaient un dispositif, mis en place par les prêtres, pour garder la mainmise sur le savoir. En cryptant la connaissance grâce aux hiéroglyphes, les prêtres empêchaient le peuple d'accéder à la science, ce qui leur permettait de conserver le pouvoir. Cette première interprétation socio-politique de Kircher est alors contestée par l'Abbé Pluche dans son *Histoire du ciel* (1739). Pluche considère que les hiéroglyphes et les mythes égyptiens étaient au départ des allégories transparentes, des sortes d'emblèmes moraux qui délivraient un savoir immédiat sur le monde. Mais peu à peu, explique-t-il, le sens de ces allégories a été oublié, et on s'est mis à adorer les signes eux-mêmes au lieu des choses. Le débat entre ces deux hypothèses traverse tout le XVIII^e siècle et même une partie du siècle suivant puisque Patrick Tort démontre, en s'appuyant sur les notes de lecture de Marx, que c'est à partir de ces discussions que le philosophe théorise la notion d'*idéologie* (dans laquelle on retrouve ces deux hypothèses : soit l'idéologie est une production consciente de la classe dominante pour conserver le pouvoir, soit l'idéologie est une forme de fétichisme, dont même les dominants sont les dupes). Dans *Les Parisiennes* de Rétif, le personnage de « la Contrariante » résume précisément les enjeux de ces discussions quand il dit, à propos des prêtres égyptiens :

Nos philosophistes surtout les blâment, d'avoir enveloppé les vérités physiques sous des emblèmes ; on ne fait pas réflexion, qu'en établissant des superstitions utiles, la prudence obligeait les Prêtres à en avertir leurs successeurs, de peur qu'ils n'en fussent eux-mêmes les dupes.

¹⁵ Patrick Tort, *Marx et le problème de l'idéologie. Le modèle égyptien*, Paris, PUF, 1988.

D'ailleurs, la vérité était un dépôt qu'ils leur confiaient, pour la révéler un jour, lorsque la superstition ne serait plus indispensable¹⁶.

On retrouve ici les débats de l'époque sur la fonction politique des hiéroglyphes, et la question de savoir si les prêtres sont eux-mêmes les dupes de leur système. Conformément à son caractère, la Contrariante prend le contre-pied à la fois de Pluche et de Kircher en affirmant que les hiéroglyphes servent à crypter temporairement le savoir pour ensuite le redonner au peuple, une fois que celui-ci sera éclairé.

Le choix d'un prêtre égyptien pour énoncer les passages scientifiques des *Nuits de Paris*, prend dès lors un sens politique. « Vous éclairerez le monde » (p. 173), dit le prêtre à Épiménide au moment de lui transmettre ses secrets. Alors que les prêtres, dans la lecture de Kircher, confisquent le savoir en le rendant volontairement obscur, dans *Les Nuits de Paris* c'est bien un prêtre égyptien qui diffuse ses connaissances au plus grand nombre. Cela fait écho à la profession de foi d'Épiménide, qui défend un savoir clair et donc émancipateur pour le peuple :

Je blâme l'allégorie trop continue, parce qu'elle finit par embrouiller les choses pour le peuple non instruit. Aussi je vous parle clairement, et je n'imité pas ce moderne philosophe de Samos, qui est allé en Italie, et qui ne débite à Crotonne les plus belles vérités que sous l'écorce de sa métaphore. Que Pythagore soit clair, et je serai son partisan. (p. 137)

Ce premier dispositif romanesque est renforcé par le fait que, dans le récit cadre, cette histoire d'Épiménide est racontée par le spectateur à la marquise. Comme Philippe Barr a déjà eu l'occasion de le montrer, cette scène énonciative redouble celle de l'*Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle¹⁷ (« je ferai un livre de nos entretiens », dit le Spectateur nocturne dans la deuxième nuit). L'interprétation de l'ouvrage de Fontenelle avait varié au cours du XVIII^e siècle. Au début du siècle, l'auteur était surtout loué pour avoir introduit la science dans les sphères mondaines en la rendant charmante¹⁸. Mais à la fin du siècle, avec l'émergence progressive de l'idée de vulgarisation, Fontenelle devient un exemple de la manière dont on peut diffuser un savoir, non plus aux femmes élégantes de la haute société, mais bien au peuple. C'est la lecture qu'en fait Helvétius dans *De l'esprit*, lorsqu'il range Fontenelle dans la catégorie des « esprits de Lumière » qui traînent derrière eux « et leur siècle, et la lourde masse des esprits communs¹⁹ ».

Prolongeant ces questionnements sur la démocratisation des sciences, Rétif explicite sa position dans un échange très riche entre la Marquise et le Spectateur, à la fin de l'histoire du prêtre égyptien :

– [...] Quand tout cela ne serait pas vrai, cela fait penser. – Ce système est entièrement conjectural, Madame, répondis-je : mais je publierai un jour ces idées d'Épiménide, du moins celles que lui révéla le prêtre Psammès, pour donner à penser à nos savants, et les engager à remonter d'une manière éclairée aux causes premières. Un homme ne saurait en imposer aux autres hommes, pour peu que ceux-ci veuillent réfléchir : car ils ont tous les mêmes organes, pour vérifier ce qu'on leur dit. [...] Qui est dangereux ? Le charlatan, qui se cache, s'enveloppe ; qui assure qu'il dit la vérité ; qu'elle lui a été révélée, et qui cherche à subjuguier l'esprit des faibles par des secrets, de prétendus

¹⁶ N. E. Rétif de la Bretonne, « La Contrariante », dans *Les Parisiennes, ou XL caractères généraux pris dans les mœurs actuelles propres à servir à l'instruction des personnes du sexe*, Neufchâtel, 1787, t. II, p. 103-104.

¹⁷ P. Barr, *op. cit.*, p. 58-61.

¹⁸ Voir : Marie-Françoise Mortureux, *La formation et le fonctionnement d'un discours de la vulgarisation scientifique au XVIII^e siècle à travers l'œuvre de Fontenelle. Thèse présentée à l'université Paris VIII le 19 juin 1978*, Lille, atelier de reproduction des thèses, 1983, p. 634.

¹⁹ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit* [1758], dans *Œuvres complètes*, Jonas Steffen (éd.), Paris, Honoré Champion, 2016, t. I, disc. IV, chap. V.

effets miraculeux. Allons publiquement, ouvertement ; disons bonnement : voilà une idée qui m'est venue dans la tête, ou dans celle d'un autre. (p. 247)

Selon Bernadette Bensaude-Vincent, l'émergence d'une opinion publique à la fin du XVIII^e siècle impose soudainement à la science « exigence de publicité²⁰ ». Lorsqu'il clame « Allons publiquement », Rétif pousse cette nouvelle exigence jusqu'au bout, en défendant une science transparente qui empêche sa confiscation par les élites au détriment du peuple. La science idéale serait débattue sur la place publique, et chacun pourrait essayer d'y contribuer, en soumettant au suffrage ses « idées singulières ». L'idée d'une clarté de la nature aboutit donc à une conception politique du savoir : un savoir clair, diffusé et collaboratif par opposition au savoir crypté et obscur des prêtres égyptiens. Les questions soulevées par le dispositif romanesque des *Nuits de Paris* seront reprises, quelques années plus tard, lors des débats qui opposent Louis-Sébastien Mercier aux Idéologues pendant le Directoire et le Consulat. Face à l'apparition de la science comme un « nouveau pouvoir²¹ » et au jargon philosophique des philosophes de l'Institut, Mercier défendra à son tour (non sans démagogie) une science claire et publique, résumée par cette profession de foi : « Que l'on s'appelle Ptolémée, Augustin, Copernic, Newton, Mercier ou Rétif de la Bretonne, le créateur n'a pas jeté nos têtes dans un moule différent ; nous avons tous le droit, en levant les yeux au firmament, de dire ce qui a frappé notre entendement²². »

Au-delà de ces débats caractéristiques du tournant des Lumières, *Les Nuits de Paris* constituent surtout un chaînon essentiel à prendre en compte pour qui veut saisir la transition entre la clarté classique et celle du réalisme, définie ainsi en 1836 par Émile Souvestre :

On a déchiré le rideau derrière lequel les grands-prêtres de l'intelligence tenaient cachées ces mystérieuses sublimités. Maintenant, ces questions, dépouillées de leur appareil scolastique sont accessibles à la raison la plus naïve ; les idées sont devenues des actes, les syllogismes des personnes ; les systèmes se sont fait chair et sont présentés à tous comme un coin de la vie réelle. [...] Le fait est là, clair, accompli, et toute discussion philosophique se trouve ramenée à une question de génie²³.

Du XVIII^e au XIX^e siècle, on passe de la clarté des idées à celle des faits, tandis que la question de la connaissance laisse place à celle de l'action. D'évidente, la clarté devient émancipatrice. Contre les « grands-prêtres » qui chiffrent le savoir, l'écrivain est chargé de rendre le pouvoir à « la raison la plus naïve ». L'œuvre de Rétif permet d'observer le détail de ces transformations.

Éclaircir le réel

Les passages didactiques des *Nuits de Paris* insistent sur le fait que les idées claires données par la nature doivent être diffusées à tous, grâce à une science émancipatrice. Cependant, cette réflexion est insérée à l'intérieur d'un récit-cadre qui se déroule au cœur de l'obscurité, et qui multiplie les scènes énigmatiques ou fragmentaires. Comment rendre compte de l'articulation de ces deux discours ? La question mérite d'autant plus d'être posée que dans les premiers tomes de l'ouvrage, Rétif insiste beaucoup sur le contraste entre les passages didactiques et le récit-cadre. L'hommage rendu à la clarté de la nature dans la quatrième nuit vient contraster de

²⁰ Bernadette Bensaude-Vincent, *L'opinion publique et la science. À chacun son ignorance*, Paris, La Découverte, 2013, p. 25.

²¹ Nicole et Jean Dhombres, *Naissance d'un pouvoir. Sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989.

²² Louis-Sébastien Mercier, « Aux auteurs du journal », *Journal de Paris*, 18 mai 1800, p. 1082.

²³ Émile Souvestre, « Du roman », *Revue de Paris*, 1836, p. 123.

manière évidente avec l'obscurité mise en scène dans les trois premières. Quant à Épiménide, promoteur de la clarté, c'est fondamentalement un personnage de dormeur, ce qui le met en opposition avec la figure du narrateur, entrant en action « lorsque tous les yeux sont fermés » (p. 65).

Pour comprendre ce qui se joue derrière cette opposition, le lexique est signifiant. Dans le récit-cadre, on trouve très peu les mots *clair*, *clairement* ou *clarté* (sauf au sens propre, pour désigner de vraies lumières – « la clarté des lampadaires ») mais on rencontre plusieurs fois le verbe *éclaircir* : « Mes idées s'éclaircissent » (p. 64) ; « Je fus anéanti par cet éclaircissement ! » (p. 83) ; « – Vous me faites envisager un mystère effrayant. – Je ne puis vous l'éclaircir... » (p. 565) ; « –C'est pour éclaircir une trame, que je me suis rendu prisonnier... » (p. 205). Là où la nature donnait des idées claires, la ville offre aux regards des trames qui attendent d'être *éclaircies*.

Dans son travail sur les mutations de la clarté dans l'œuvre de Marivaux, Carsten Meiner commente l'apparition de ce dernier verbe dans les romans du XVIII^e siècle, en expliquant que la question du sentiment et de l'émotion avait rendu concevable une *clarté confuse* (à opposer à la clarté distincte de Descartes). En analysant le *Spectateur français*, Carsten Meiner montre alors que cette nouvelle conception de la clarté conduit à un déchiffrement introspectif du cœur humain qu'il va s'agir de « débrouiller », de « pénétrer », d'« éclaircir ». La clarté devient le lieu d'une « expérimentation romanesque qui clarifie les événements singuliers du monde réel²⁴ ». *Les Nuits de Paris*, sous-titré « Le Spectateur nocturne », prolonge cette poétique augurée dans *Le Spectateur français* mais en effectuant un glissement de la sphère des sentiments à la sphère du réel. L'exploration de la réalité urbaine se modèle en effet sur celle des sentiments, qui relèvent de cette clarté-confuse. Le narrateur s'adresse ainsi à la ville : « Inextricable séjour des contraires ! [...] mes sentiments te ressembleront, et mon cœur sera le chaos, comme toi ! » (p. 202) Par ce glissement, le Spectateur nocturne de Rétif constitue un chaînon manquant entre Marivaux et les écrivains réalistes du XIX^e siècle, qui se voudront des « éclaircisseurs » du réel, suivant l'expression d'Edmond Duranty : « L'écrivain est un *éclaircisseur* d'autant plus utile, ses observations concourent d'autant plus à la philosophie générale, qu'il a serré de plus près la vie réelle, la vie pratique²⁵. »

Dans le roman de Rétif, cette activité d'éclaircisseur se déploie à plusieurs niveaux. Au niveau intradiégétique, le narrateur tente d'éclaircir concrètement les situations, en enquêtant ou en intervenant en tant que personnage. Mais en parallèle, Rétif organise aussi son récit au niveau extradiégétique afin de rendre lisible le chaos de la grande ville. C'est un souci qui apparaît notamment dans l'avertissement qui figure au début à partir du tome III : « l'extrême variété qui règne dans les traits rapportés par le Spectateur nocturne oblige à prendre toutes les précautions possibles pour la clarté. » (p. 308)

Contrairement à la nature, dont la clarté attend simplement d'être découverte, le monde social demande donc à être éclairci, non seulement par la parole, mais aussi par l'action. Le lien entre ces deux plans est effectué chaque fois que le narrateur fait appel à la Nature dans la ville. Qu'on pense par exemple à la dixième nuit, où le spectacle d'une exécution publique provoque ces réflexions de la part du narrateur : « Les hommes ont-ils le droit de donner la mort ?... [...] Je crois entendre la Nature me répondre un *Non* douloureux !... – Mais le vol ? – Non, non ! (s'écrie la Nature). » (p. 109) Comme on l'a vu, l'idée d'une « clarté de la nature » présupposait une nature fondamentalement raisonnable, une nature dont la marche soit conforme à celle de la raison, ce qui explique que la clarté puisse faire coïncider ces deux ordres, le factuel et l'intellectuel, dans une transparence parfaite. Or, ce qui se passe dans la ville, c'est que la réalité

²⁴ C. Meiner, *op. cit.*, p. 117.

²⁵ Edmond Duranty, *Réalisme*, n°11, 16 novembre 1856, p. 2.

n'est justement pas conforme avec la marche de la raison. La nuit à Paris, *ce qui est* (les crimes, les dissections sauvages, les harceleurs) ne coïncide pas avec *ce qui devrait être*. De là vient l'importance conférée à la fiction. Dans le chapitre XVI de *La Philosophie de M. Nicolas*, Rétif opposait la physique claire et vraie de sa cosmologie aux *Mille et une nuits*, citées comme un exemple de fiction extravagante et fautive (« les chimères des *Mille et une nuits* »). Pourtant, on sait que les *Nuits de Paris* revendiquent *Les Mille et une nuits* comme un modèle dès la première phrase, où le narrateur avoue qu'« il a observé pendant 1001 nuits ». Mais là où les *Mille et une nuits* symbolisaient la fausseté de l'imagination, la fiction des *Nuits de Paris* accède à un statut différent.

En effet, la réalité sociale décrite dans les *Nuits de Paris* est une réalité qui s'est éloignée de la marche de la nature. La fiction merveilleuse, qui n'avait aucune raison d'être lorsqu'on la comparait à un ordre naturel parfait (qu'elle ne pouvait que déformer) trouve ici sa justification. La fiction devient précisément la force qui tente de rapprocher *ce qui est* de *ce qui doit être* en réalisant les attentes de la nature. Ce sera le cas dans les projets de réforme qui seront exposés dans l'ouvrage (lors de l'épisode du « Rêve », p. 752 *sq.*, ou de l'« an 1888 » p. 1214 *sq.*) mais c'est déjà le cas dans le récit-cadre.

L'un des indices de cette articulation entre la connaissance de la nature et l'action réformatrice pourrait être l'adverbe *bonnement*, très fréquent dans *Les Nuits de Paris*. Dans les passages didactiques, cet adverbe décrit à la fois la marche de la nature et les récits clairs qui en découlent : « La nature agit bonnement, simplement, et non par des prestiges » (p. 133) ; « Quant à nous autres orthodoxes, nous expliquons toutes ces choses bonnement, naturellement, quand nous le pouvons, et nous nous taisons, lorsque nous n'avons rien de bon à dire. » (p. 243) « disons bonnement [...] » (p. 247) Dans ces occurrences, l'adverbe *bonnement* décrit une forme de clarté, permise par le fait que les lois de la nature sont immédiatement compréhensibles et satisfont les attentes de la raison.

Or, le même adverbe est également utilisé dans le récit-cadre pour désigner l'action et la parole du narrateur : « On me fit alors la question, comment j'étais entré ? Je le dis tout bonnement » (p. 163) ; « tout est raconté bonnement et sans aucune inversion » (p. 1583) ; « je vais narrer tout bonnement les faits, tels qu'ils m'ont été racontés » (p. 570). Intervenir et raconter bonnement, c'est agir en suivant la clarté de la nature de manière à réformer le monde social.

Conclusion

En somme, le concept de clarté permet de comprendre l'articulation entre la physique naturelle et l'exploration des vices sociaux dans l'ouvrage de Rétif. La clarté de la nature, symbolisée par le système cosmologique, sert ensuite de règle pour guider l'action du réformateur face à une réalité sociale dérégulée. Cette articulation, c'est dans *Les Nuits de Paris*, lues *in extenso*, qu'elle est la plus visible, parce que l'ouvrage fait justement alterner la physique et les questions sociales.

Il est possible que cet aspect ait joué un rôle dans la réception de l'œuvre de Rétif par les socialistes utopiques du XIX^e siècle. Lorsque Pierre Leroux accuse Charles Fourier, inventeur du phalanstère, d'avoir plagié Rétif, il ne s'appuie pas sur les passages où Rétif imagine, en effet, une sorte d'organisation communiste de la société, mais il insiste sur le fait que, chez les deux auteurs, un système cosmographique sert de règle pour guider la réforme de la société²⁶. De la même façon que la « clarté de la nature », chez Rétif, guide l'action du réformateur, Charles Fourier part d'une théorie sur l'attraction entre les planètes pour déduire ensuite des

²⁶ Pierre Leroux, « Lettres sur le fouriérisme. Seconde partie. 1^{ère} lettre. Rétif-la-Bretonne », *La Revue sociale*, n°7, mars 1850, p. 103-108.

formes d'organisations sociales idéales. Jules Assézat, contributeur de la revue *Réalisme* et éditeur des *Contemporaines*, souligne lui aussi cette ressemblance entre ces deux œuvres : « partant des mêmes principes, en sociologie : l'association ; en physique : l'analogie, Fourier et Rétif ont dû se rencontrer maintes fois dans les termes²⁷. » Comme l'a montré Loïc Rignol dans son ouvrage *Les Hiéroglyphes de la nature*, le socialisme français s'est d'abord pensé comme un « socialisme scientifique²⁸ ». La clarté révélée et divulguée de la nature (à opposer aux hiéroglyphes par lesquels les prêtres égyptiens cryptaient le savoir) était pensée comme le fondement des réformes sociales de la société. Bien que Loïc Rignol ne cite pas Rétif, la lecture des *Nuits de Paris* dans une édition complète, qui ne fait pas l'impasse sur les passages didactiques, permet sans doute de mieux comprendre l'histoire et la généalogie de ce mode de pensée.

Lucien DERAÏNE

EA 1337- Configurations littéraires, Université de Strasbourg

²⁷ Jules Assézat dans N. E. Rétif de la Bretonne *Les Contemporaines du commun, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, Alphonse Lemerre, 1875, p. xxxii.

²⁸ Loïc Rignol, *Les Hiéroglyphes de la nature. Le socialisme scientifique en France dans le premier XIX^e siècle*, Paris, Les Presses du réel, 2014.